

A Moment

par Sapho Rousseau

Un silence, un moment privilégié, un moment où on se rend compte qu'on est en vie, qu'on a survécu une journée de plus. J'ouvre les yeux péniblement. Ils sont remplis de la poussière des gravats. Je vois uniquement l'obscurité, les ténèbres qui me terrifiaient tant étant petit. J'enchaîne un pas puis deux, trébuche, me relève. Se relever toujours, il le faut pour mon frère qui a donné sa vie pour moi, pour ma tante dont les dernières paroles me demandait de vivre pour fêter à sa place la fin de la guerre et de continuer à vivre une fois ce désastre terminé. Pour eux, pour moi, pour les gens que j'ai perdu et même tous les gens qui ne sont plus là aujourd'hui, je mets un genou à terre, un pied et puis deux. J'ai mal à chacun de mes 600 muscles. Enfin je suis dehors, je suis sorti de notre cave qui me sert d'abri anti-aérien. Je vais voir les dégâts. Aucun obus n'a atteint directement ma maison bruxelloise mais cela n'a pas empêché que la boîte aux lettres ait éclaté en mille morceaux. Je remarque une lettre par terre, le destinataire ? C'est moi. Pris d'une joie incontrôlable, je la retourne vivement.

Mes sentiments changent d'un coup, ce n'est pas une bonne nouvelle, c'est une convocation. C'est ça la guerre : une joie intense suivie d'une tristesse incompréhensible. C'est une lettre du gouvernement allemand, lui qui maintenant terrorise tout le monde alors qu'avant il réchauffait le cœur des citoyens grâce à de belles paroles et de grands espoirs, lui qui maintenant me demande d'aller travailler dans une usine pour améliorer sa capacité de production. Il est vrai que je viens, à 20 ans, de terminer de très longues et complètes études d'ingénieur en physique et mécanique. Je ne veux pas y aller ou y aller et m'évader. Une de ces deux options doit être mise en œuvre car tout le monde sait pertinemment ce qu'il advient des innocentes personnes convoquées à venir travailler pour "cette cher patrie qu'est l'Allemagne". Jamais je n'y arriverai seul. Il faut que je trouve de l'aide, un appui, un allié. Je pense de suite à ma famille. Je suis né dans une famille pauvre dont la devise était "se cacher pour se protéger", nous vivions dans l'ombre des autres pour que personne ne nous remarque et personne ne nous atteigne. Cela n'a pas porté ses fruits si l'on en croit cette lettre. Il faut donc que je trouve mon père qui est, je le pense, encore en vie. Il est parti en mission dans le sud de la Belgique sans avoir pu revenir. C'est décidé, je pars, j'ai exactement une semaine pour me présenter à la gare du Nord de Bruxelles et ne jamais revenir. Il ne me reste plus grand chose pour entamer un voyage que ce soit comme vêtement ou comme nourriture, c'est pour cela que je pars avec un simple baluchon composé d'un pull, d'un pain et d'une pomme. Si le destin veut que je réussisse, je réussirai. Et je suis convaincu que je réussirai à échapper à cette convocation des Allemands. Après deux jours de marche plus que fatigante, j'arrive à la fin de mon voyage qui signifie le début mes recherches pour retrouver mon père. Tout d'abord, se reposer, je n'arriverai à rien dans cet état. Je repère une petite maison abandonnée. C'est le genre de maison d'ouvrier travaillant à l'usine. Je contourne la maison. Il n'y a personne, tout le monde est mort ou a déserté le pays. Je vois une petite fenêtre située dans la salle d'eau. Je donne un petit coup dedans et elle éclate en mille morceaux dans un fracas assourdissant. Une

fois les derniers débris tombés, je me faufile tant bien que mal par cette petite ouverture. Je n'ai jamais eu une grande carrure. J'ai toujours été grand et maigre. Je déambule dans cette maison telle une âme dans les Champs Élysées. Je n'éprouve aucune émotion. Puis je vois une photo encadrée, ce moment précis capturé où les parents se rendent compte du bonheur qui arrive dans leur vie et de leurs nouvelles responsabilités, le moment où la vie vient d'être donnée quelques heures auparavant. J'accorde une courte prière à ce pauvre enfant ainsi qu'à cette belle famille. Je me dirige ensuite dans ce qui doit être la chambre des parents et fouille très rapidement les armoires pour trouver une chaude couverture. Par respect pour eux et mon moral, je retourne dans le salon pour dormir et m'endors comme une masse sur le canapé. J'émerge aux premières lueurs du jour. Je me lève très rapidement. Il ne me reste plus qu'exactement cinq jours pour trouver mon père et élaborer un plan qui devra fonctionner. Charleroi est une véritable ville fantôme. Les seuls sons que je perçois sont ceux d'un vieux bar situé au bout de la rue. Je déambule durant deux ou trois heures dans la ville. Je suis perdu, aussi bien physiquement, dans cette ville qui semble immense et qui est si petite à la fois, que mentalement à cause de toutes les horreurs que j'ai endurées pour venir ici ; sans être sûr de pouvoir le retrouver. Soudain, je sens une grande main se poser affectueusement sur mon épaule. Cela ne peut-être que lui. Je me retourne vivement pour faire face à cette grande personne qui était dans le temps mon père et qui, aujourd'hui n'est que l'ombre de l'homme fort, indocile et au caractère bien trempé que je connaissais. Même si je le vois dans ce piteux état, je suis extrêmement heureux de trouver la personne qui est, je pense, la clef de mon salut. Il enchaîne quelques phrases très courtes pour me dire qu'il a rejoint la résistance et qu'il connaît un lieu où nous pourrions nous abriter ainsi que nous rassasier. Nous marchons durant une bonne vingtaine de minutes pour arriver à l'endroit indiqué. Il est simple mais accueillant. Je mange à ma faim depuis ce qui me semble une éternité et enfin aborde le sujet qui m'amène chez mon père. Nous discutons durant plusieurs heures pour envisager chaque solution et examiner chaque détail. Nous concluons sur un plan où nous devrions être trois. Je me lève rapidement et reste songeur en me demandant à qui pense mon père, car le connaissant il a déjà une idée précise pour mon second allié. Il me dit très posément que je serai sûrement heureux de voir la personne qu'il a choisi. Il faudrait d'abord me reposer, il me reste 3 jours. Mon père me réveille à l'aube. Je me prépare à la hâte, curieux de savoir quelle personne a choisi mon cher père. Nous marchons ensemble durant 30 minutes et arrivons à un petit bar où quelques personnes sont déjà attablées. Père fait un signe de main discret à une serveuse et monte à l'étage comme si le lieu lui appartenait. Il a toujours eu cette assurance naturelle. Il est clair que je ne suis pas comme lui. Une fois en haut, nous passons plusieurs portes dans un grand couloir. Il ouvre la troisième porte sans frapper. Et là, je la vois, cette personne si importante d'après mon père, la personne grâce à qui le plan réussira, son cher frère... mon oncle. Nous discutons pendant le reste de la journée. Nous parlons de chaque détail. Nous ne pouvons rien laisser au hasard.

A la fin de la journée, une serveuse vient nous apporter à manger et les deux jours qui suivent sont entièrement consacrés à peaufiner notre plan. Au septième jour, il est temps. Je dois me présenter à vingt heures. Il est dix heures du matin. Nous allons jusqu'à Bruxelles en voiture non sans encombre. J'arrive à dix neuf heures trente à la gare. Mes deux acolytes entretemps se sont éclipsés. Et je me présente donc seul vers 20 heures aux gendarmes qui braillent des ordres en allemand. L'un d'entre eux tient une liste où tous les noms des malheureux sont inscrits. Il me demande le mien et je réponds Roger Herman. Il me pousse violemment dans le wagon où nous sommes tous entassés. J'ai la chance d'avoir appris cette langue à l'école. Je comprends tous les ordres qu'ils nous lancent. J'entends trois coups de sifflet, le signal qui indique que nous nous rapprochons un peu plus de la mort ou tout comme. Le wagon est silencieux, trop silencieux comme si tout le monde se concentrait pour que sa prière soit exaucée. Après une heure de trajet qui semble interminable, nous nous arrêtons. Suivant le plan établi, je me dirige vers la porte et vois le garde allongé dans l'espace entre les wagons. Je vais dans la toilette exiguë, casse la vitre et sors difficilement. Je me retrouve à l'extérieur. Il fait déjà noir. Je passe au-dessus du petit muret qui longe les rails de train et comme prévu, il y a trois vélos. J'entends quelques bruits et vois apparaître mon père et mon oncle. Je suis heureux de m'évader, mais je m'en veux de laisser toutes ces personnes derrière moi. Soudain nous entendons des voix allemandes et beaucoup de pas, nous nous cachons un peu plus à côté de notre muret. Nous les entendons s'éloigner après quelques minutes. Nous devons partir, partir à tout prix. Les Allemands découvriront bientôt le garde que nous avons drogué à la gare. Nous avançons dans les champs pour nous retrouver sur une route de campagne. Nous enjambons nos vélos et commençons à pédaler. Nous passons rapidement d'une route campagnarde à une route bordée de grandes haies. Nous voyons des phares de voiture arriver vers nous. Je regarde autour de moi : aucune cachette. Je lance un regard désespéré à mon oncle. Il se grandit sur son vélo et se remet à pédaler. Je comprends qu'il veut y aller au culot et le suis. Nous croisons une voiture occupée par des Allemands. Nous nous toisons pendant les quelques secondes que dure notre croisement. Une fois la voiture dépassée, nous pensons être tiré d'affaire. Lorsqu'un coup de feu retentit et une masse s'écroule par terre. Je me retourne et vois mon pauvre père allongé face contre terre. Je veux m'arrêter. Je veux le voir. Ce n'est pas possible il ne peut être... mort. Je commence à ralentir. Mon oncle qui se trouvait devant, ralentit également et m'ordonne de continuer à avancer. Il y a un autre coup de feu mais pas de bruit de masse qui tombe. Ils ne nous ont pas tous eus. Je pédale, pédale au rythme de mon cœur, pédale car ma vie en dépend. Après une heure de course effrénée, mon oncle me demande de s'arrêter. Nous nous asseyons sans un mot sans un regard. Et un mot brise le silence "pars !" prononce mon oncle difficilement. Je ne comprends pas pourquoi après tout ce chemin fait ensemble veut-il qu'on se sépare ? Perdu dans mes pensées, je l'entends articuler une deuxième phrase encore plus déchirante que la précédente "je suis blessé alors part tant qu'il en est encore temps". Pourquoi? Lui dis-je plusieurs fois. D'un geste brusque, il soulève sa veste pour me montrer une blessure par balle. Puis il me regarde et crie "PARS !!". Il ferme

les yeux. Cela a dû lui coûter toute son énergie. Il ne respire plus. Je me lève, attrape doucement son vélo, comme si il était devenu extrêmement précieux et me remets en route, dévasté. Tant de vies ont été données pour la mienne. Je me demande si cela n'aurait pas été mieux de tout simplement me livrer. Mais non, je préfère mourir libre que de vivre sous le joug des Allemands. Telle sera le reste de ma vie: se cacher, peur, angoisse mais liberté !